

Une étoile sous un arc de triomphe

L'homme blanc de Perrine Leblanc. *Le Quartanier*, 77 p. [Grand prix du livre de Montréal 2010]

Guylaine Massoutre

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2011). Compte rendu de [Une étoile sous un arc de triomphe / *L'homme blanc* de Perrine Leblanc. *Le Quartanier*, 77 p. [Grand prix du livre de Montréal 2010]]. *Spirale*, (237), 70–71.

Une étoile sous un arc de triomphe

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

L'HOMME BLANC de Perrine Leblanc

Le Quartanier, 77 p. [Grand prix du livre de Montréal 2010]

Les écrivains migrants partent toujours de quelque part. Sous l'angle de la rupture, l'ailleurs est une perspective qui raye le monde tel qu'ils l'ont connu. En se dégageant du témoignage, ils peuvent hanter les mouvements transgressifs de leur identité. Ainsi va l'hybridité de leur non-conformité nationale.

Dans *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, André Major décrit cet « esprit vagabond » : « Gavé jusqu'à l'écoeurement d'une réalité dont je ne cesse de me purger, j'explore malaisément l'espace d'une solitude où s'affirme une identité que je sais à la fois précaire et marginale, probablement sans écho chez le lecteur québécois auquel, par la force des circonstances éditoriales, je m'adresse. Ce lecteur, je ne lui reproche rien, je comprends même qu'il ne se risque pas dans le tracé tremblant que je lui propose et au long duquel ma sauvagerie dévaste notre hypothétique lieu commun. » Aux bienfaits invasifs d'un tel renversement de l'exotisme contribue *L'Homme blanc* de Perrine Leblanc, choisi par Gallimard au répertoire du Quartanier pour entrer dans la collection Blanche.

Si la pluralité intérieure de Leblanc s'est éveillée dans ce premier roman, d'un charme certain, peut-on confondre son objet ? De Soljenitsyne à Chamalov en passant par Grossman, de puissants écrivains russes du xx^e siècle marquent l'édition internationale — tandis que les Henri Troyat, Maurice Druon, Nathalie Sarraute, Romain Gary, Elsa Triolet, Irène Némirovsky se fondent dans l'identité française. Au Québec, on en dira autant de Jean Basile, né franco-russe à Paris, et d'Elena Botchorichvili, née Géorgienne.

Comme André Major ou Nicole Lavigne, André Mathieu ou Jacques Garneau, ils incarnent un imaginaire russophile ; des traducteurs également, comme Anne-Catherine Lebeau pour le théâtre de Tchekhov, ont permis de s'approprier des classiques russes, en contournant aussi bien les registres de traduction que les droits des éditeurs français. Un Grigorii Svirikii, avec ses nouvelles *Tragédies polaires* (Quinze, 1978), est passé inaperçu.

Leblanc inscrit donc le registre de son roman russe, sans avoir mis le pied dans cet espace, avec le brio de son imagination et des noms empruntés, Kolia aux Frères Karamazov et Bounine, le protagoniste, à un fameux Prix Nobel. Que donc penser de son exergue russe : « *Ne compare pas : le vivant ne se compare pas* », extrait de Mandelstam ?

L'ESPRIT VAGABOND

Étranger. C'est ainsi que se définit « l'esprit vagabond » de Major, cherchant sous les lieux communs les traces d'une parole vive. Ainsi l'étrange, sous toutes ses formes, creuse-t-il la mine de l'étranger en soi. Demeure la nécessité d'inventer une forme qui y corresponde ; ce qui n'empêche pas l'humour, avec ses clins d'œil, de former des pochades aux saveurs apéritives.

Leblanc donne ainsi à comparer ledit incomparable, l'écho s'entendant dans le rire. Romancier exceptionnel, Andreï Makine décline la blancheur sibérienne et ses silhouettes pâles à l'infini, avec sa maîtrise de la langue et de la littérature françaises. Lui qui s'est fixé le but d'enterrer l'empire soviétique et ses morts remplace avantageusement la flamme



du soldat inconnu, sous l'Arc de triomphe à Paris comme à Washington, Londres, New Delhi, Madrid, Ottawa, Bruxelles, Bucarest, Athènes..., par des romans du souvenir à la poétique ontologique qui n'a rien de national.

De Russie même, Ludmila Oulitskaïa décrochait à Paris le prix Médicis étranger pour un bref roman, *Sonietchka* (Gallimard, 1996), *ex aequo* avec *Himmelfarb* de Michael Krüger, originaire d'une Allemagne qui a fait connaître Oulitskaïa. En 2011, cette biologiste romancière née en 1943 recevait le substantiel prix Simone de Beauvoir, décerné à qui promeut la liberté des femmes. *Sonietchka* est l'histoire d'un entêtant personnage émancipé, autonome, qui survit grâce à la lecture. Le blanc y revient sous mille formes — cruche en faïence, papier Watman, moulages en plâtre, lumière sur la neige, toiles blanches de son étrange mari, un peintre qui « représentait un chemin douloureux dans sa quête de l'idéal et du mystère ». Le quotidien n'y est que jeu avec « le blanc mort »

et « *le blanc vivant* ». Puis, dans *Mensonges de femmes* (Gallimard, 2008), l'écrivaine se saisit du thème de l'affabulation pour montrer qu'il n'est pas l'apanage du romancier : ce feuilletage de la pensée inspirée s'exerce dans des milieux où l'artifice est dépris de pouvoir.

En fréquentant de tels ouvrages, on apprécie *L'Homme blanc* de Leblanc pour sa truculente drôlerie dans une littérature riche en repères. Inutile d'y chercher la profondeur déstabilisante des écrivains victimes du totalitarisme. Mais à la séduction du mal répond l'insouciance de l'absurde, la littérature substituant à la violence inexpiable du stalinisme ce que Finkelkraut nomme justement *Un cœur intelligent*. À l'abondante littérature des camps russes, grands producteurs d'histoires horri-

bles, trop humaines et trop vraies, la jeune romancière québécoise ajoute un épisode fantasmé à partir de réalités croisées au répertoire mondial des contes diaboliques.

fut emprisonné au début des années 1930, puis relégué pendant une quinzaine d'années à la terrible Kolyma, « *le pays de la mort blanche* » ; il survécut aux pires moments grâce à un protecteur de son talent. De même que les écrivains cherchent la reconnaissance, le héros de Leblanc, Kolia, orphelin grandissant à la Kolyma, a le projet de retrouver un tel homme, lossif, grand frère et mentor.

« *Un écrivain recrée un livre selon son érudition intime sur le sujet* », affirme Makine. Une telle impression domine à la lecture de *L'Homme blanc* : l'intimité avec l'univers russe y permet la refonte des émotions dans l'imaginaire. Dans sa postface, Perrine Leblanc évoque les circonstances d'un vol à la tire, qui lui inspire Kolia, saltimbanque kleptomane, et, en entretien, celles d'un reportage télé-

que, dit-il, ces cahiers, telle la litote, ne sont pas encore écrits ; par la suite, on accuse ce « *mime* » d'être « *un boucher anthropophage* » : nul lecteur ne s'interrogera sur la véracité des faits ; si les apparatchiks sont « *roses* », le feu de toute violence policière et étatique fait cracher le sang. Le personnage trouve lui-même à résister par la lecture, interligne du dehors. Quant à l'auteure, sans doute entend-elle, en prêtant *L'Homme qui rit* à Kolia, la voix hors champ de Victor Hugo la guider à doser les tensions ; son portrait grimaçant et sa verve rocambollesque font un héros amoché qui médite, à la fin d'une épuisante vie, sur la terre herbue d'une fosse commune.

On s'esclaffe, on sort étourdi et fasciné de *L'Homme blanc*. Il y a des trouvailles surréalistes, comme le code du zek (centrale de l'information du crédit en Suisse), et des pages vraiment réussies où l'auteure surfe entre les clichés sans lourdeur. Deux pages pour un chapitre intitulé « Combustion », ici clin d'œil à Amélie Nothomb, pour le titre, le ton, l'idée, l'humour et le grincement du portrait, avouez qu'on s'amuse et qu'on aurait tort d'y croire longtemps. Le dénouement, qui s'est fait un peu désirer, est bien ficelé et trouve la minceur qui convenait à cet homme en marche à la façon de Giacometti.

Du plaisir et de la douleur associés dans ce « *rêve d'ailleurs* », « *cet âge d'or que célèbre l'artiste, même quand il patauge dans les ténèbres de son époque* » (Major) jaillit l'impression d'un mystère humain. Ce Russe victime ou oppresseur est insaisissable : il n'est en réalité de nulle part. Leblanc fait entendre sa libre expérience, cette « *identité élargie* » (Major), dans une forme encore convenue par son souffle court, mais pleine d'allégresse, et chez Gallimard, qui vient d'éditer *Le Voyage de Mouri* du Russe Ilya Boyachov (2010) — histoire d'un chat qui traverse les bûchers de l'ex Yougoslavie —, on demande à un romancier... une odyssée. C'en est une, à la manière picaresque, qui garde de la distance avec l'univers qui la fonde. Cela me rappelle une chanson des Doors, de l'album *Waiting for the Sun* (1968) : quand le groupe californien composa *The Unknown soldier*, on ne leur demanda pas de relever la garde devant le marbre noir gravé, en hommage au grand nombre, dans l'abbaye de Westminster.

À l'abondante littérature des camps russes, grands producteurs d'histoires horribles, trop humaines et trop vraies, la jeune romancière québécoise ajoute un épisode fantasmé à partir de réalités croisées au répertoire mondial des contes diaboliques.

bles, trop humaines et trop vraies, la jeune romancière québécoise ajoute un épisode fantasmé à partir de réalités croisées au répertoire mondial des contes diaboliques.

TERREUR ROUGE ET RUSSES BLANCS

Rouge, blanc, ces couleurs ne sont ni innocentes ni banales. Impossible d'oublier le cadre : « *Une tempête de forces ténébreuses s'était déchaînée, elles ne pouvaient être apaisées ni assouvies. Et le plus important, c'est qu'elles existaient, ces forces ténébreuses, elles affirmaient leur éternité, se cachant, se dissimulant sous des masques jusqu'à l'explosion suivante — jusqu'à la guerre, jusqu'à la terreur* », écrit Chamalov entre 1968 et 1971 dans le récit de sa jeunesse (*La Quatrième Volgoda*, 2008). Ce huitième enfant d'un Russe pope, lecteur avide et insatiable,

visé déclencheur de sa fiction, à l'issue d'un voyage en Roumanie ; elle donne aussi ses sources, Anne Applebaum, Amnistie internationale, Henri Cartier-Bresson, Carl De Keyser, Howard Buten, Marcel Carné et Maïakovski. Son roman regorge d'images rythmées comme un film d'action. Il y a en outre le mystère russe cultivé dans sa famille, qui entraîne l'alternance, très plaisante à la lecture, de cruauté, de fatalisme et d'héroïsme. Son enfant de la balle, grand rêveur sous les étoiles, tantôt clown blanc tantôt malfrat, familier de la Zona (titre d'un film qui décrit la vie dans un bidonville mexicain), a des allures de Charlot, se balançant au cirque réaliste et symbolique du continent soviétique, ravagé par la dictature. On sourit avec mélancolie.

Les anecdotes sont précipitées, hilarantes ou poignantes. Dans un épisode farcesque, Kolia brûle des livres blancs, parce